

Paris, le 11 Février 1894.



Monsieur et Cher Confrère,

Selon Votre désir, je Vous autorise à faire
représenter sur le théâtre d'Espagne la traduc-
-tion de mon drame Cervos Correlli, dont Vous
êtes l'auteur.

Uinsi que me l'ont demandé Vos amis qui font
intervenir auprès de moi, je Consens à ne Vous
rien demander d'avance. Mais il y a été entendu,
naturellement, que je ne me dessaisirai nullement
de mes droits, m'en fiant à Vous pour les toucher
et me les faire parvenir.

Avec mes souhaits de bon succès pour mon
œuvre et la vôtre, je Vous prie d'agréer, mon-
-sieur et Cher Confrère, l'expression de mes
sentiments sympathiques.

FRANÇOIS COPPEL

M. Fernandez Shaw.

12. r. Oudinot
à Paris.

Paris. 15 Février 1894.

C-XI

2



Monsieur et Cher Confère,

Je vous remercie de votre lettre du 12, mais je n'ai pas reçu la lettre antérieure dont vous me parlez. M. Eduardo de Mieray a dû vous faire parvenir celle que je lui en ai adressée pour vous, selon votre désir, et où je déclare que je me fie entièrement à vous pour la question des droits d'auteur.

Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon succès pour votre traduction de mon drame et à vous priez, mon Cher Confère, mes plus cordiaux sentiments.

Francis Coppée

Paris. - 12. rue Ondinot.) - 4 Avril 1894.

C-XII

3



Monsieur le Cher Traducteur,

Merci de Vos deux lettres et des articles qui Consta-
tent votre bon succès. Merci encore pour la
brochure et pour la très gracieuse dédicace
qui l'accompagne. Me voici tout heureux et
tout fier d'avoir - grâce à Vous - tant de
Nouvelles Sympathies dans le public espagnol.

Je Vous serre la main

Fernand Lopez

Jendi.

C-XI

4



J'ai reçu le Chèque, monsieur et cher
traducteur. Merci. - Mais ce qui me fait
surtout votre obligé, je le répète, c'est
que vous avez fait connaître au public
espagnol mon Sereno Cordeli par votre
belle traduction.

En vous souhaitant, dans la Ville
d'Espagne la même succès qu'à
Madrid, je vous prie de croire, cher
traducteur, à mes sentiments
Amicaux

Francis Lappu

Samedi.

C - XI

5



Je vous dois, Monsieur, beaucoup de reconnaissance
d'avoir traduit une importante partie de mes
Voy dans la noble langue de Calderon et de
Cervantes. Jamais je n'ai tant regretté mon
ignorance des langues étrangères. Votre livre,
posé sur ma table de travail, me fait l'effet
d'un Coffre plein de choses précieuses, mais dont,
hélas! je n'ai pas la Clef. Mes regrets sont
d'autant plus vifs qu'un ami, qui parle le
Castillan, m'assure que votre traduction est
tout-à-fait excellente. Je suis fier et heureux
d'avoir inspiré un poète tel que vous et je
vous tends fraternellement mes deux mains.

Fernando Coppie

L'affaire a été convenablement réglée entre nos
deux.